

ENTRETIEN AVEC MASSIMO BALDINI À L'OCCASION DE L'EXPO PHOTO "ITALIANITÉ"

de Valérie Lacroix

• Massimo Baldini, vous êtes sur le point de présenter vos photos à Paris sous le titre «Italianité», vous pouvez nous raconter votre parcours artistique? Qu'est-ce qui vous a poussé à approfondir la thématique de l'italianité?

Le choix a été à la fois le fruit du hasard et de l'inévitable. Hasard, car je n'ai pas commencé à travailler vers cette direction de manière programmatique, mais seulement après que le sujet m'a été proposé: à ce moment là j'ai découvert que le thème était déjà présent dans de nombreuses photos que j'avais déjà faites au sein de différents projets. Inévitable, car l'endroit où nous sommes nés et avons grandi fait partie intégrante de nous: de là nous voulons nous enfuir pour connaître le monde, mais pour mieux y revenir, tel Ulysse. L'«esprit» de ce lieu est en nous, indestructible. Je me suis posé la question: de quoi est fait cet esprit dans le cas de l'Italie? Peut-on le représenter?

• Un mot sur le choix du noir et blanc et du matériel que vous utilisez pour représenter cet esprit du lieu?

Pour moi le noir et blanc est moins descriptif et plus interprétatif. Il me permet une abstraction plus grande, une plus grande distance du contingent. Je travaille toujours en digital, avec des appareils photos différents selon les situations, mais sans jamais utiliser le grand format et des appareillages encombrants. Ma méthode et mes instruments sont fondamentalement ceux de la street photography.

• Dans «La chambre claire», Roland Barthes, utilisant les termes latins de «punctum» et de «studium», nous fournit une intéressante clef de lecture des images. «Studium» dans le sens d'intérêt général, gout intellectuel pour un thème, mais sans affect marqué. Le «punctum» venant scander le «studium». Par un détail qui part de la photographie pour venir nous piquer. Comme une flèche qui partirait de l'image pour venir à nous. Vos photos jouent beaucoup sur ces deux plans, utilisant une sorte de réserve inconsciente sur l'Italie, partagée dans le monde entier, mais avec un détail, une ironie sous-jacente, une

inquiétante étrangeté qui perturbe le regard et remet en jeu nos certitudes, donnant alors à la photo une consistance nouvelle. Vous pouvez nous parler du choix qui est le vôtre dans la composition des photos?

Le couple «studium» / «punctum» est l'une des manières pour exprimer l'idée que dans une photo significative il est toujours besoin d'une tension interne. Walker Evans, de son côté, a parlé de «style documentaire»; la pure documentation ne suffit pas, il faut un élément stylistique, Evans parle même à ce sujet de «transcendental». Vu ma formation de sociologue je pense être attentif à la dimension socioculturelle, dans le cas particulier des coutumes, des conditions et du style de vie des Italiens. Mais je sens que dans une photo il doit y avoir «quelque chose de plus». Quoi exactement je ne sais pas. On peut lire tout ce qui a été écrit sur la photographie et l'on trouvera mille réponses, aucune exhaustive. Et c'est bien ainsi, parce qu'au fond des images reste toujours un résidu que les mots ne savent pas dire.

• L'«italianité» est une thématique très présente dans le monde du visuel, autant dans la mythologie du cinéma américain (chez Scorsese par exemple) et italien (chez Scola ou Moretti), que dans la presse ou dans les revues qui l'utilisent comme un marronnier. Une exposition contemporaine de la votre se tiendra au Bon Marché «La Famiglia Rive Gauche»; elle présente un condensé d'italianité, de la nourriture à la mode en passant par la décoration... Vous êtes conscient de cette mythologie? Comment cohabitez-vous avec elle quand vous photographiez?

Les mythologies, surtout visuelles, sont extraordinairement puissantes. Peut-être trop; elles créent des images paradigmatiques, comme les mafieux Italo-Américains chez Scorsese ou les intellectuels angoissés chez Nanni Moretti, qui à la fin deviennent des stéréotypes. À ce moment là, on a besoin d'anticorps, que j'ai essayé de disséminer dans mes photos. En outre, un photographe doit travailler hors des mythologies, à la recherche de nouvelles «découvertes visuelles».

• Vos photos, justement, représentent une Italie non pas tant solaire et festive que souvent dans son versant douloureux, on y croise une humanité en souffrance, pensive, ou des lieux où affleure une certaine mélancolie. Qu'est-ce qui motive un tel choix?

Ce que j'ai dit tout à l'heure: l'intention de combattre l'idée de l'Italie comme pays de soleil, de la mer, des pâtes, de la pizza, de la mode, de la dolce vita et ainsi de suite. Ce sont des stéréotypes répétés des milliers de fois, mais si l'on demandait à quelqu'un - et même à des gens hors du commun comme les grandes figures du cinéma, de la musique, et du sport - quelle image ils ont de l'Italie, presque à tous les coups ils répéteront pour la énième fois ces mêmes stéréotypes. L'Italie d'aujourd'hui est une réalité très complexe et stratifiée, qu'il est impossible d'épuiser dans une exposition. J'ai néanmoins cherché à créer, dans les 50 photos que je propose, un sentiment d'«italianité» plus inquiet et nuancé par rapport à ce que l'on voit habituellement.

• *Vous pensez que le public français recevra votre exposition différemment du public italien?*

C'est toujours problématique de se voir en photographie. La réaction instinctive est: Je ne me vois pas ainsi, est-ce vraiment moi? Les photos révélatrices provoquent une sorte de choc. C'est pour cette raison que la première édition de «The Americans», de Robert Franck, un livre sur l'«américanité», n'est pas parue aux Etats Unis, où il a suscité des réactions vives, mais à Paris. Le fait que mon exposition ait lieu en avant première dans la même ville, 60 ans après, a pour moi un charme certain, mais j'espère qu'elle puisse circuler, et faire discuter, aussi en Italie.

• *Sur votre site (www.massimobaldini.net) on peut voir d'autres photos remarquables, certaines justement de Paris. Qu'aimez-vous le plus capturer de cette ville?*

Paris est probablement le lieu le plus photographié au monde et cela rend particulièrement difficile d'en proposer des images imprévisibles. Mais elle reste une ville très riche de stimulations et provocations ou, si l'on veut utiliser ce mot, riche d'«atmosphère» qui n'est plus celle d'Atget, et de Brassai, ni celle dont parle avec sa voix grésillante Arletty dans «Hôtel du Nord», mais a encore une énergie irrésistible que l'on perçoit de multiples façons. De nombreux photographes ont essayé de représenter leur Paris: outre les Français, l'Américain William Klein, le Japonais Daido Moriyama, l'Anglais Martin Parr et l'Italien Mimmo Jodice, pour ne citer que ceux là. C'est un défi que je voudrais relever, mais bien sûr à ma manière.

• *Vous avez d'autres projets artistiques après l'exposition à Paris?*

Je continue à travailler sur le thème de l'italianité à différents niveaux: le culte de Padre Pio, les outlets, un «petit grand tour» des lieux de culture méconnus ou oubliés, desquels il y a quelques traces également dans l'exposition parisienne, et sur lesquels sortira un aperçu dans le prochain numéro de la revue «Frattura Scomposta» (www.fratturascomposta.it). À un certain moment j'aimerais recueillir les portraits que j'ai fait au cours des ans. Et puis, évidemment, il y a les photos de «mon» Paris.

INTERVISTA A MASSIMO BALDINI IN OCCASIONE DELLA MOSTRA FOTOGRAFICA “ITALIANITÉ”

di Valérie Lacroix

• Massimo Baldini, lei sta per presentare le sue fotografie a Parigi sotto il titolo «Italianité», può raccontarci del suo percorso artistico? Cosa l’ha spinto ad approfondire la tematica dell’italianità?

La scelta è stata nello stesso tempo casuale e inevitabile. Casuale, perché non ho cominciato a lavorare in questa direzione in modo programmatico, ma solo dopo che l’argomento mi è stato proposto: a quel punto ho scoperto che il tema era presente in moltissime foto che avevo già fatto all’interno di progetti diversi. Inevitabile, perché il luogo in cui siamo nati e cresciuti è parte integrante di noi: da lì vogliamo fuggire per conoscere il mondo, ma poi continuamente ritornarvi, come Ulisse. Lo «spirito» di quel luogo è dentro di noi, indistruttibile. Mi sono chiesto: di che cosa è fatto questo spirito nel caso dell’Italia? Si può rappresentare?

• Può dirci della sua scelta del bianco e nero, e del materiale che usa?

Per me il bianco e nero è meno descrittivo e più interpretativo. Mi consente una maggiore astrazione, una maggiore distanza dal contingente. Lavoro sempre in digitale, con fotocamere diverse secondo le situazioni, ma senza mai utilizzare il grande formato e apparecchiature ingombranti. Il mio metodo e i miei strumenti sono fondamentalmente quelli della street photography.

• In un libro importante per l’analisi della fotografia, «La camera chiara», Roland Barthes, usando i termini latini «studium» e «punctum», ci fornisce un’interessante chiave di lettura delle immagini. «Studium» nel senso dell’interesse generale per qualcosa, del gusto intellettuale, ma senza investimento marcato. Il «punctum» è un dettaglio della fotografia che ci punge, una freccia che scocca dall’immagine per trafiggerci. Le sue foto giocano molto su questi due piani, attingendo a una specie di riserva inconscia sull’Italia condivisa da tutti nel mondo, ma con un dettaglio, un’ironia, un’inquietante estraneità che turba e rimette in discussione le nostre certezze, dando alla foto una consistenza nuova. Ci può parlare delle scelte compositive nelle sue fotografie?

La coppia «studium» / «punctum» è uno dei modi per esprimere l'idea che in una foto significativa è sempre necessaria una tensione interna. Walker Evans, da parte sua, ha parlato di «stile documentario»: la pura documentazione non basta, occorre un elemento stilistico, Evans dice addirittura «trascendentale». Data la mia formazione sociologica, credo di essere attento alla dimensione socioculturale, nel caso specifico a costumi, condizioni e stili di vita degli italiani. Ma sento che in una foto deve esserci «qualcosa di più». Che cosa esattamente, non lo so. Si può leggere tutto quello che è stato scritto sulla fotografia e si troveranno mille risposte, nessuna esauriente. È giusto così, perché al fondo delle immagini resta sempre un residuo che le parole non sanno dire.

• L'«italianità» è una tematica molto diffusa sia nel cinema, con tutta la mitologia dei film americani (Scorsese ad esempio) o anche italiani (da Scola a Moretti), sia nella stampa e nelle riviste. In contemporanea con la sua mostra si terrà al Bon Marché «La Famiglia Rive Gauche», un evento incentrato sull'italianità, dal cibo alla moda, passando per l'arredamento. È cosciente di questa mitologia? Come ci lavora quando fotografa?

Le mitologie, specie quelle visive, sono straordinariamente potenti. Forse troppo: creano immagini paradigmatiche, come i mafiosi italoamericani di Scorsese o gli intellettuali angosciati di Moretti, che a lungo andare diventano stereotipi. A quel punto servono degli anticorpi, che ho provato a disseminare nelle mie foto. Inoltre, un fotografo deve lavorare fuori dalle mitologie, alla ricerca di nuove «scoperte visive».

• Le sue foto rappresentano un'Italia non tanto solare ed estiva, spesso abitata da un'umanità sofferente, pensosa, con luoghi e paesaggi in cui aleggia una certa malinconia. Cosa motiva tale scelta?

Quello che dicevo più sopra: l'intento di controbattere alla mitologia dell'Italia come paese del sole, del mare, della pastasciutta, della pizza, della moda, della dolce vita e così via. Sono stereotipi ripetuti infinite volte, ma se chiederemo a qualcuno – anche a persone fuori dal comune come i grandi protagonisti del cinema, della musica o dello sport – che immagine hanno dell'Italia, quasi certamente ripeteranno per l'ennesima volta quegli stessi stereotipi. L'Italia di oggi è una realtà molto complessa e stratificata, che è impossibile esaurire in una mostra. Ho cercato però di creare, nelle 50 foto che espongo, un sentimento dell'«italianità» più inquieto e sfumato del solito.

• Lei pensa che il pubblico francese percepirà la mostra diversamente da quello italiano?

È sempre problematico guardarsi in fotografia. La reazione istintiva è: io non mi vedo così, sono davvero io? Le foto rivelatrici provocano sempre una sorta di shock. È per questa ragione che «The Americans», di Robert Frank, un libro sull'«americanità», non è stato pubblicato in prima

edizione negli Stati Uniti, dove suscitò reazioni aspre, ma a Parigi. Il fatto che la mia mostra abbia luogo in anteprima nella stessa città a 60 anni di distanza ha per me un certo fascino, ma spero certamente che possa circolare, e far discutere, anche in Italia.

• *Sul suo sito (www.massimobaldini.net) possiamo vedere altre fotografie notevoli, alcune di Parigi. Cosa le piace di più catturare in questa città?*

Parigi è probabilmente il luogo più fotografato del mondo e questo rende molto difficile proporre immagini non scontate. Ma resta una città ricchissima di stimoli e provocazioni o, se vogliamo usare questa parola, di «atmosfera», che non è più quella di Atget e Brassai, o quella di cui parla con voce gracchiante Arletty in «Hôtel du Nord», ma è ancora un'energia irresistibile che percepiamo in modi diversi. Molti fotografi hanno cercato di rappresentare la «loro» Parigi: francesi a parte, l'americano William Klein e il giapponese Daido Moriyama, l'inglese Martin Parr e l'italiano Mimmo Jodice, per ricordarne solo alcuni. Anch'io, a mio modo, ho sentito questa sfida.

• *Ha altri progetti artistici dopo la mostra parigina?*

Sul tema dell'italianità sto continuando a lavorare su fronti diversi: il culto di Padre Pio, gli outlet, un «piccolo grand tour» dei luoghi di cultura sconosciuti o dimenticati, di cui c'è qualche traccia anche nella mostra parigina e su cui uscirà un'anteprima nel prossimo numero della rivista «Frattura Scomposta» (www.fratturascomposta.it). A un certo punto mi piacerebbe raccogliere i ritratti che ho fatto nel corso dei decenni. E poi, naturalmente, ci sono le foto della «mia» Parigi.